LA GAZELLE n° 12

le journal du THÉÂTRE DUNOIS

OCTOBRE-DÉCEMBRE 2008

Question de saison
Le sens de la famille...

« Famille »... un seul mot pour désigner combien de réalités ? Ces dernières décennies, les liens familiaux ont profondément évolué. Ici et là, s'expriment même quelques élans de nostalgie... mais à quel modèle familial fait-on exactement référence ? Ce modèle existe-t-il seulement ? D'où le désir de questionner nos représentations de la famille. Comment opère la circulation affective dès qu'elle dépasse la famille nucléaire ? Quelle nouvelle répartition des rôles est en train de se mettre en place au sein des familles qui rassemblent aujourd'hui quatre voire cinq générations ? Entretien avec **Geneviève Arfeux-Vaucher**, chargée de recherche à la Fondation Nationale de Gérontologie et enseignante aux Universités Paris V et Paris VIII.

Est-ce que la représentation que chacun d'entre-nous peut se faire de la famille a beaucoup évolué ?

Notre représentation de la famille est soumise de manière objective à une transformation profonde des liens familiaux liée à plusieurs facteurs. Tout d'abord la durée de ces liens est beaucoup plus longue. Il n'est plus rare de voir des familles constituées de quatre ou cinq générations. C'est lié à l'allongement de la vie, et cela influence profondément notre façon de « vivre » la famille : ce n'est pas la même chose de fréquenter ses grands-parents quelques années ou plusieurs décennies... Un deuxième facteur est celui de la recomposition familiale. Cette recomposition a toujours existé : Cendrillon avait déjà une marâtre... Mais dans ce cas, la recomposition résultait d'un veuvage ce qui pour l'enfant signifiait la disparition du père ou de la mère. Quand il s'agit de divorces, ce qui est plus courant aujourd'hui, le père ou la mère sont toujours vivants et pour les enfants, c'est une situation très différente. Ce n'est donc pas l'idée de recomposition en soi qui est nouvelle, c'est la nature même des liens au sein de la famille qui se transforme. Un troisième élément est celui de la délocalisation géographique. Il ne s'agit plus seulement de migrations d'une région à l'autre mais bien de déplacements à l'échelle mondiale. C'est un phénomène récent, certes, mais qui s'accélère et implique là aussi de grands changements. Bien sûr, Internet et les nouvelles technologies jouent un rôle nouveau pour entretenir la communication, mais les personnes âgées ne se sentent pas encore très concernées. Enfin, il faut compter avec les phénomènes de multiculturalisme, très présents en France. Au nom de son idéologie, la France a toujours été soucieuse d'intégrer à tout prix les migrants. L'intégration s'opère en deux ou trois générations, et ce multiculturalisme est une richesse car il permet de confronter plusieurs modèles familiaux. Mais c'est plus douloureux pour les générations les plus anciennes qui le vivent souvent comme un rejet de leurs traditions.

Vous mettez en question l'idée d'un « modèle » familial traditionnel unique...

La France est un lieu qui n'a effectivement jamais connu un seul modèle de famille. On pouvait déjà sous l'Ancien Régime distinguer la famille « communautaire » où vivaient sous le même toit jusqu'à trois générations en intégrant les oncles, les tantes, les neveux...Ce type de famille était surtout localisé en Alsace, dans le Massif Central et sur le pourtour méditerranéen. Quand un conflit surgissait, une partie de la famille s'exilait et allait essaimer ailleurs. Ce n'était pas aussi simple dans les familles dite « autoritaires » où coexistaient également trois générations mais sans les collatéraux. Là, tout s'organisait autour du patrimoine à transmettre, et donc en faveur de l'enfant héritier qui prenait en charge ses parents jusqu'à leur mort. Les autres frères et sœurs étaient écartés (envoyés au couvent ou à l'armée ou comme domestiques...). Dans ces familles, la transmission du bien familial primait sur tout le reste et cela pouvait donner lieu à des règlements de compte sanglants. Enfin, le modèle de la famille « nucléaire » prévalait surtout au nord et les grands-parents étaient essentiellement pris en charge à partir du moment où ils devenaient veufs ou veuves. La cohabitation était donc de courte durée. C'est intéressant de constater comment ces modèles survivent dans la mémoire collective. Dans le nord de la France où dominait le modèle « nucléaire », on admet plus facilement de voir les anciens placés dans des maisons de retraite.

La montée de l'individualisme et le primat accordé au désir d'épanouissement ne menacent-ils pas tout ce qui pouvait cimenter les liens familiaux ?

Je n'aime pas le terme de « menace ». Ce terme induit une forme de nostalgie alors qu'il ne faudrait pas trop idéaliser les familles d'hier. La structure familiale était souvent vécue comme un carcan où l'on reproduisait les rôles de génération en génération, ce qui ne favorisait pas l'épanouissement des personnes. Sous prétexte de respectabilité et d'honneur, les membres de la famille vivaient souvent sous le sceau du secret. Qu'est-ce qui a changé ? La mise en cause de ce carcan a fait émerger des rapports plus authentiques mais plus fragiles aussi. Les liens exigent d'être reconstruits en permanence. C'est loin d'être évident car vivre sereinement en famille supposerait que chacun apprenne à prendre conscience de ses attentes vis-à-vis des autres membres. De nombreux parents s'avouent déçus par leurs enfants. Au fond, tous les parents sont déçus d'une manière ou d'une autre car plus ou moins consciemment, ils attendent des enfants une glorification narcissique. A l'inverse, les enfants eux-mêmes doivent apprendre à accepter les limites de leurs propres parents. Finalement, chacun nourrit plus ou moins une série d'attentes impossibles qui peuvent être vécues comme très aliénantes. Ce qui est important au fond, c'est de dédramatiser les liens familiaux, de ne pas les sacraliser. Cela permettrait de régler ses comptes familiaux en paroles. Cela vaut pour le temps où il faut vivre ensemble mais aussi pour le temps où l'autre ne sera plus. C'est très difficile de faire le travail de deuil quand on n'a pas réglé ses comptes avec le parent défunt.

Est-ce qu'il existe encore aujourd'hui au sein des familles, une « mémoire » des ancêtres qui participe à créer l'identité d'une même famille ?

La dispersion géographique ne facilite pas ce sentiment ne serait-ce que parce qu'il est plus difficile aujourd'hui d'aller se recueillir sur les tombes des ancêtres. Il est bien d'en prendre conscience pour imaginer d'autres façons de se relier à ses racines, à son histoire. L'engouement pour la généalogie (qui caractérise surtout les plus de cinquante ans) exprime ce désir d'inscrire la famille dans la durée. Nous voyons se multiplier les documents écrits destinés à être transmis aux descendants, et qui participent à entretenir une mémoire de la famille. Mais là encore, se souvenir devient un choix. L'implication des individus, quand ils désirent cultiver la mémoire de leurs ancêtres, est ainsi plus consciente.

La place accordée aux plus anciennes générations montre que la conscience que nous avons de leur rôle n'est pas très claire.

Pour les plus jeunes aujourd'hui, le fait de connaître leurs arrières grands-parents les inscrit différemment dans la durée. C'est la conscience même du cycle de vie qui s'en trouve transformée. Mais nous constatons que la place que nous pouvons offrir aux plus anciens n'est effectivement pas si claire. La société a tendance à faire un conglomérat de tous les vieux, grands-parents, arrière-grands-parents... Par exemple, dans les maisons de retraite, on fête les grands-mères alors qu'il s'y trouve une majorité d'arrières grands-mères... On entretient là une confusion comme si on avait du mal à définir le rôle familial de cette 4ème génération. A l'âge où l'on devient grand-mère et où l'on s'avance doucement vers la mort, il faut encore prendre en charge la vieillesse de ses propres parents, et cela n'est pas si facile. C'est intéressant de constater que dans les petits livres de morale de la fin du 19ème, l'une des règles enseignées est : « tu t'occuperas de tes parents quand tu seras grand ». Si cela fait l'objet d'une leçon de morale, c'est que ce n'est pas évident. Et de fait, changer les couches d'un enfant ou d'un parent, ce sont deux actes qui n'ont rien à voir et qui n'entrent pas dans notre culture. Je suis intimement persuadée que pour protéger la relation affective avec les aînés devenus dépendants, il vaut mieux faire appel à une personne dont c'est le métier. Nous ne sommes pas préparés à ce corps à corps enfants-parents, et c'est inutilement culpabilisant. Autre trait assez expressif, l'absence de personnes très âgées dans la littérature enfantine. Il y a une sorte de fossé entre la réalité vécue par les nouvelles générations et les représentations qui sont offertes dans les livres, au cinéma ou à la télévision. Leur rôle reste à inventer.

Geneviève Arfeux-Vaucher est l'auteur de « *La vieillesse et la mort dans la littérature enfantine de 1880 à nos jours* », Imago, 1994

Sagesses, à la source

Une parabole ancienne, un conte classique : la sagesse à l'œuvre dans les textes d'hier nous apprend aussi une manière oubliée d'appréhender la « parole ». Une parabole, un conte…des mots ?
Non, des « actes de parole » qui nous dépassent, travaillent en nous, et dont on n'a jamais fini d'épuiser le sens.

« *Monsieur Salomon* », du 1er au 18 octobre 6+

Une Parole qui tranche

Les angoisses contemporaines touchant à l'éducation des enfants traduisent trop souvent le besoin narcissique de nous construire une image infaillible de nous-mêmes. Est-ce qu'elles interrogent assez la nature du véritable amour pour l'enfant qu'on élève ? Anne-Marie Collin, l'auteur de « *Monsieur Salomon* », s'est inspirée de la parabole du roi Salomon pour questionner la situation de certaines familles recomposées où l'enfant se trouve malgré lui pris entre deux mères. Victime des passions qui secouent les adultes, il devient un « *tribut de chair humaine* »… Que peut nous apporter alors la sagesse du roi Salomon ? Comprendre, peut-être qu'elle s'exprime justement à travers une Parole qui tranche dans le vif pour mieux transcender nos intérêts particuliers et permettre à l'enfant d'éprouver le désir de vivre en devenant sujet de sa propre histoire…

Extrait.

Scène 12 :
Monsieur Salomon : Mesdemoiselles, mesdames et messieurs, comme vous pouvez le constater, nous étions dans une situation difficile. Quand je dis « nous », je devrais dire : l'enfant était dans une situation difficile, une situation critique. Il fallait intervenir. Il fallait agir, décider quelque chose. « Décider », du latin *decidere* « trancher » : porter un jugement, adopter une conclusion définitive… J'ai donc pris les choses en main. Pour faire honneur à mon nom, à mon beau patronyme, puisque comme vous le savez, je m'appelle Auguste Salomon ! Salomon, oui ! Comme le grand, l'illustre, le fameux Roi Salomon : Salomon le Juste, le grand Sage d'Autrefois !
Monsieur Salomon, Madame Ave et Madame Eva et Pierrot le Fauve.
Monsieur Salomon : Madame Ave !
Madame Ave : Oui, Monsieur Salomon ?
Monsieur Salomon : Si je comprends bien, vous considérez que ce petit coeur vous appartient, c'est ça ?
Madame Ave : Il est à moi, Monsieur Salomon : je suis la mère de cet enfant, non ?
Monsieur Salomon : Qu'en dites-vous, madame Eva ?
Madame Eva : Moi, je dis que j'y ai droit aussi : après tout, je suis comme une maman pour cet enfant !
Monsieur Salomon : C'est bien ce que je disais, cette histoire tourne en rond : il faut trouver une solution !
Madame Eva : Et que proposez-vous ?
Monsieur Salomon : Il faut d'abord que je réfléchisse, je ne peux pas me décider comme ça !
Madame Ave, à Madame Eva :
Madame Ave : Qu'est-ce qu'il a dit ?
Madame Eva : Il dit qu'il ne peut pas se décider comme ça, tout de suite, immédiatement, il lui faut du temps pour réfléchir…
Madame Ave : Réfléchir ?
Madame Eva : Oui, réfléchir !
Madame Ave et Madame Eva attendent pendant que Monsieur Salomon cherche une solution :
Madame Ave : Il est lent…
Madame Eva : Oui.
Madame Ave : Très lent…
Monsieur Salomon : Taisez-vous, je me concentre !
(…)
Madame Ave : Vous croyez qu'il va lui falloir beaucoup de temps ?
Madame Eva : Il est lent !
Madame Ave : Oui, c'est vrai…
Madame Eva : Très lent !
Monsieur Salomon : PfffffffffE..
Monsieur Salomon reprend sa réflexion. Madame Ave et Madame Eva attendent…
Monsieur Salomon : Ça y est ! J'ai trouvé ! Je sais ce qu'il me faut ! Mais oui, c'est évident, comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Il faut que je trouve un livrE
Madame Ave : Un livre ?
Madame Eva : Quel livre ?
Monsieur Salomon, tout en fouillant dans une malle :
Monsieur Salomon : LE LIVRE ! (…)

« *Sirène, si roi* », du 19 au 30 novembre 8+

Un récit qui résiste

La reprise au Théâtre Dunois du spectacle « *Sirène, si Roi* », inspiré du conte d'Andersen, « *La petite sirène* » nous a donné envie d'évoquer une enquête très intéressante sur la lecture de la littérature à l'école. Danièle Marcouin*, maître de conférences en littérature et théâtre jeunesse à l'Université d'Artois, a proposé à des enseignants, en France mais aussi dans plusieurs pays d'Europe, d'étudier le célèbre conte d'Andersen. Elle questionne ainsi les pratiques des enseignants tout en observant la manière dont les jeunes s'approprient un texte littéraire.

Pourquoi avoir choisi le texte de « *La Petite Sirène* » pour mener cette enquête ?
Je pensais bien que ce conte allait dérouter les attentes des lecteurs, adultes comme enfants car c'est un texte décalé qui s'inscrit dans un contexte moral et religieux révolu. Mais c'est aussi un texte qui résiste, qui est porteur de questionnements métaphysiques très riches. Les jeunes connaissent surtout l'histoire à travers les réécritures de Walt Disney… Mais le texte ne déroute pas seulement les jeunes. La dimension spirituelle très forte du conte a souvent mis mal à l'aise les enseignants eux-mêmes… C'était amusant de constater que les adultes comme les jeunes sont, au début, presque gênés d'être *touchés*. Des interrogations très concrètes ont vu le jour. Par exemple, les métamorphoses de la petite sirène ont été associées par les adolescentes aux métamorphoses du corps, pas toujours évidentes à vivre. Elles se sont senties interpellées par le conte en tant que *personne* ce qui tranche avec l'approche très formaliste de la littérature qui prévaut en France. Le conte d'Andersen est un texte qu'une lecture scolaire si elle s'en tient à entraîner les habiletés techniques des élèves, ne parvient pas à épuiser ; il appelle les réactions personnelles du lecteur parce qu'il engage sa relation au monde, à soi, aux autres.

Votre enquête montre que notre approche a souvent le défaut de couper les textes du monde environnant.
Oui, mais ce n'est pas un hasard si le formalisme a pu s'imposer si facilement chez nous. En Hongrie, par exemple, les œuvres littéraires sont appréhendées comme autant d'injonctions à penser le monde, à prendre position. De même en Suède, en Pologne, on privilégie une approche par le « moi » et la place du lecteur est privilégiée. A l'inverse, en France nous avons été bercés depuis le classicisme par l'idée que le « moi » est haïssable, qu'il faut respecter les règles de bienséance. Se montrer trop ému, c'est risquer le ridicule. Cela ne va pas sans influencer la rhétorique scolaire. On vous demande votre avis sur un tas de sujet, mais il n'est pas question de rédiger une dissertation à la première personne… La lecture de la *Petite sirène* a surpris car elle a autorisé des niveaux de lecture très différents et les élèves du plus jeune âge ont montré par exemple qu'ils étaient fascinés par la description poétique des fonds marins. Il n'y a donc pas une lecture savante qui se substitue progressivement à une lecture naïve. C'est plus complexe. Une part d'intuition, un ensemble de réflexions et d'impressions oeuvrent dès le début aux côtés du goût pour l'histoire. Ce que le travail sur le texte va apporter aux élèves, c'est une conscience de plus en plus fine de tout ce que le texte peut provoquer en eux. Les professeurs engagés dans notre expérience ont reconnu que le conte les avait contraints à clarifier leurs propres réactions face au texte. Eux-mêmes se sentaient en insécurité car le conte échappait souvent à leur grille d'analyse. Nous souffrons un peu du fait qu'en France la littérature est perçue comme un art qui relève d'abord du domaine intellectuel, et qu'il ne doit pas se souiller en allant se frotter à la vie.

Vous rappelez que la découverte de la littérature en classe permet à chacun d'acquérir le sentiment de son identité mais qu'elle nourrit aussi le sentiment d'appartenance à une communauté et qu'elle est avant tout partage d'expérience.
Nous vivons un peu trop avec le principe que l'art ne peut avoir que l'art pour objet, et notre approche de la littérature impose de travailler sur les formes artistiques sans s'interroger sur ce à quoi elles renvoient du monde. Mais cette esquive du sens n'est-elle pas qu'une manifestation particulière d'une esquive que notre société a plus ou moins inconsciemment généralisée ? Est-ce qu'on n'assiste pas à l'évitement de l'expression de soi à propos des interrogations profondes souvent enfouies comme celle de la mort ? Or la lecture littéraire offre le sentiment libérateur d'appartenance à une communauté culturelle et permet de s'inscrire dans un imaginaire collectif en renvoyant à des données fondamentales de la psyché humaine. Il ne faut donc pas écarter l'émergence des affects du lecteur, même si elles paraissent confuses, essentiellement intimes, et donc difficilement « exploitables » en classe car c'est ce qui va lui permettre de s'inscrire dans les imaginaires collectifs. Dans le cadre de notre enquête, nous avons tenté de percevoir comment le texte de la Petite Sirène avait pu continuer de résonner chez les élèves, quels souvenirs ils en avaient gardés. Il ne s'agissait plus d'un exercice d'évaluation mais de recueillir des réflexions personnelles et d'opérer un retour sur soi en tant que lecteur. Les enseignants soucieux de transmettre un patrimoine littéraire ont à se demander comment favoriser une relation vivante entre les lecteurs et le texte, et cela suppose de « donner du jeu » à cette relation. Cela exige une posture pédagogique faite d'écoute, d'observation, d'étonnement bienveillant face aux réactions inattendues.

***Danielle Dubois-Marcouin**, « *Lire La petite Sirène d'Andersen* », publié par l' INRP, coll. Didactiques, apprentissages, enseignements, 2008

Consolations à venir

Dure, dure, la société, nous dit-on... Il faut se battre pour réussir, et préparer nos enfants au combat ! Pourtant, le théâtre de notre sensibilité s'affiche un peu partout. Jamais cette dernière n'a été aussi étudiée,dorlotée, exaltée. Alors ? Encore une de ces belles contradictions qui travaillent l'avenir ?

« *L'adieu aux larmes* », du 5 au 16 novembre 3+

Des garçons de plus en plus sensibles...

En écho au spectacle de Dominique Pompougnac, « *L'adieu aux larmes* »,nous nous sommes demandé si l'éducation actuelle favorisait l'avènement d'une nouvelle sensibilité chez les petits garçons.
Réponse avec **Christine Castelain-Meunier***, sociologue

En quoi l'éducation des garçons a-t-elle évolué?
A l'école, la mixité a contribué a changé les mentalités. Elle a créé un nouvel espace de relation entre les garçons et les filles. Ils vivent ensemble et cela casse les représentations à priori ou les images idéalisées ou diabolisées que chacun pouvait avoir de l'autre. De plus l'égalité scolaire fait qu'ils apprennent les mêmes chosesA la maison, le comportement des parents s'est également transformé. La présence du père est davantage valorisée. On est passé d'une paternité « institutionnelle » à une paternité relationnelle. L'image du père distant, « inattaquable » a vécu. C'est tout le quotidien du garçon qui se trouve ainsi valorisé. Auparavant, c'étaient les femmes qui incarnaient le quotidien et le petit garçon percevait bien que s'il vivait avec sa mère il aurait plus tard à rejoindre le monde des hommes. Il y avait comme une rupture programmée avec le giron maternel. En constatant l'absence de son père, toujours au travail, le garçon avait déjà une conscience du rôle qui l'attendait. On lui apprenait la maîtrise de ses émotions, et on l'identifiait à un rôle social, ce qui lui permettait aussi de se sentir supérieur. Aujourd'hui, nous n'en sommes heureusement plus là !

Vous montrez que l'on délaisse l'idée de « rôle » pour privilégier la question de la « place » que chacun doit se trouver
Il y a une dynamique de redéfinition des places au sein du couple. Les repérages identitaires ne se fondent plus sur l'idée de rôle social. Et les femmes elles-mêmes doivent apprendre à perdre la maîtrise de domaines qu'elles étaient seules à contrôler, comme celui des tâches ménagères ! Quand on entend parler des flottements dans l'éducation des enfants, ce flottement tient plus au fait qu'aujourd'hui la société ne sait pas donner de place à l'enfant lui-même. Auparavant, il était sommé de reproduire la tradition, alors qu'aujourd'hui il symbolise le changement avec toutes ses incertitudes. C'est donc plutôt insécurisant. Mais l'éducation sera toujours décalée compte tenu du rythme auquel les choses changent. Nous sommes dans une société liquide où les gens ont l'impression d'être transformés en denrées périssables. Comment donner une éducation appropriée à des enfants qui devront affronter une société qui promet d'être encore très différente ?

Pour vous, il y a comme une « humanisation » du masculin qui ne contredit pas l'expression de la virilité.
En fait, les places des uns et des autres ne se définissent plus en fonction du sexe mais de la personnalité. Dans cette éducation nouvelle qui se construit avec les aléas du quotidien plutôt que sur des principes, il y a une sorte d'apprentissage de la démocratie, au sens noble du terme. Chacun doit prendre en considération l'autre et faire entendre son point de vue sans qu'il ne soit plus question de subordination ou de privilèges des hommes. D'où la tentation d'en revenir à l'ancien modèle plus rassurant. Pourtant la virilité n'est pas niée. On apprend surtout à sortir des clivages appauvrissant. Je crois que nous sommes plus près de ce qu'est la subjectivité masculine. Les changements d'attitude des pères ne sont pas forcément synonyme de permissivité. Ce n'est pas parce que leur place ne se réduit plus à la vérification des notes et à la distribution de punitions qu'ils renoncent à toute autorité. Les pères peuvent aujourd'hui donner des conseils sur le terrain des relations affectives qui était hier réservé aux femmes, et c'est tant mieux. C'est davantage la connaissance de soi, de ses compétences et de sa personnalité qui poussera le père ou la mère à intervenir à tel ou tel moment. Tout ceci ne met absolument pas en cause le devenir identitaire des garçons. Comment regretter que nous sortions du cliché entre le monde féminin associé à l'émotion, à la sensibilité, et le monde masculin où dominent l'énergie et l'action S'il est salvateur de déconstruire les vieux rôles, cela exige une grande force intérieure car ces nouvelles relations, l'attention portée à l'intime renvoient à l'estime de soi, et à la capacité à respecter autrui. Cela C'est une attention quotidienne et il n'y a pas de mode d'emploi ! Au fond, nous avons placé la barre très haut !

*** Christine Castelain-Meunier** est sociologue au CNRS. Elle a notamment publié « *Les métamorphoses du masculin* », aux PUF et « *Adieu pétrole... Vive les énergies renouvelables* », (avec Francis Meunier), Paris, Éditions Dunod, 2006

« *Debout* », du 10 au 21 décembre 7+

« Que vais-je faire de ce qu'on a fait de moi ?»

La pièce de Nathalie Papin intitulée «*Debout* », prochainement au Théâtre Dunois, évoque la destinée d'un petit garçon qui illustre à sa manière le concept de « Résilience ». Mais quel sens précis donner à ce mot très en vogue? Difficile d'aborder le sujet ici sans être trop réducteur... d'où l'idée de vous proposer quelques pistes afin de commencer à y voir plus clair...

Résilience ?
Le mot « résilience » est hérité des sciences-physiques : il désigne l'aptitude d'un corps à résister (plus ou moins) à un choc. Par extension, il a signifié en psychologie la capacité avec laquelle certains individus parviennent à surmonter des traumatismes psychiques graves tels que la guerre, la maltraitance ou encore le deuil.

Aux origines...
Le terme de **résilience** a été utilisé pour la première fois par les psychologues américains **E. Werner** et **R. Smith**, pour décrire les enfants qui, malgré des conditions de vie douloureuses, réussissent à s'en sortir et à se construire une vie heureuse. Depuis 1955, Emmy Werner suivait le devenir de 698 enfants nés sur l'une des îles Hawaï. Trente années plus tard, elle constatait que des enfants qui, de 10 à 18 ans, avaient été très altérés physiquement, psychologiquement et bien sûr socialement, avaient, à l'âge de 30 ans, pu réparer une grande partie de leurs troubles. En France, ce n'est que très récemment que la résilience est devenue un sujet de recherche et de discussion. Parmi les promoteurs, on trouve **Boris Cyrulnik** et **Michel Manciaux**. Davantage que dans les autres pays, la réflexion sur la résilience est marquée chez nous par les pédiatres et par les psychanalystes.
« *On s'est toujours émerveillé devant ces enfants qui ont su triompher d'épreuves immenses et se faire une vie d'homme, malgré tout. Le malheur n'est jamais pur, pas plus que le bonheur. Un mot permet d'organiser notre manière de comprendre le mystère de ceux qui s'en sont sortis. C'est celui de résilience, qui désigne la capacité à réussir, à vivre, à se développer en dépit de l'adversité. En comprenant cela, nous changerons notre regard sur le malheur et, malgré la souffrance, nous chercherons la merveille*.» Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur*.

Un concept en vogue...
A quoi tient la popularité de ce concept ? Le psychologue **Jean Garneau** montre que l'adoption du concept de résilience est aussi le reflet d'un changement d'attitude devant la vie elle-même et qu'il est particulièrement utile à ce moment précis de l'histoire. Ce qu'il introduit ? C'est l'abandon d'une « *vision aseptique de la vie idéale pour affirmer sans hésitation que les catastrophes et les épreuves font malheureusement partie de la vie et qu'il vaut mieux y être préparé si on veut survivre et continuer de mener une existence digne d'être vécue...* » Ce concept permet de pointer le fait que les personnes qui surmontent le mieux l'adversité sont celles qui ont pu s'arracher à leur position de victime en parvenant à regagner une estime de soi, en ayant un véritable motif de fierté.

Une notion qui fait des vagues
« *La résilience, qui est en Amérique une vertu sociale associée à la réussite, est devenue en France une forme de richesse intérieure...* » Du mot à ses usages... Le psychiatre **Serge Tisseron** a largement dénoncé les abus et l'idéologie qui se camouflent sous le mot à la mode de « résilience ». Non sans raison, il dénonce dans son ouvrage intitulé *La résilience* (collection *Que sais-je ?*) l'abus du terme et analyse les raisons de l'attrait que la résilience suscite :
« Le mot de «résilience» rencontre aujourd'hui un succès considérable. Pourtant, si elle constitue pour certains un véritable tournant dans la façon de considérer la psychopathologie, la résilience n'est pour d'autres qu'un habillage neuf pour désigner divers processus connus depuis longtemps : ceux qui permettent de résister à un traumatisme et/ou de se reconstruire après lui. »

Pour en savoir plus...

Sur les ondes
Le jeudi 16 octobre 2008, **une émission sur la résilience**
« Sciences et conscience », de 14h à 15h sur France culture
Invités : **Boris Cyrulnik**, psychiatre, éthologue ; **Serge Tisseron**. Psychanalyste ; Marie Anaut, Professeure des Universités Université Lumière-Lyon2.

A lire
- **Boris Cyrulnik :**
Un merveilleux malheur, Odile Jacob, 1999
Autobiographie d'un épouvantail, O. Jacob – 2008
- **Michel Manciaux** (dir.), *La Résilience. Résister et se construire*, éditions Médecine & Hygiène, 2001
- **Serge Tisseron**, *La Résilience*, Puf, coll. *Que sais-je ?* , 2007.
- **S. Vaninstendael et J. Lecomte**, *Le bonheur est toujours possible*. Éd. Bayard, 2000

Sur le net
- *Manifeste pour la résilience*, entretien avec Boris Cyrulnik
http://www.cairn.info/revue-spirale-2001-2-page-77.htm#no1
- « *La résilience, reflet de notre époque* », Jean Garneau:
http://www.redpsy.com/infopsy/resilience.html
- *Ces mots qui polluent la pensée*, par Serge Tisseron
http://www.monde-diplomatique.fr/2003/08/TISSERON/10348
- *Les pièges de la « résilience »*, par Marc-André Cotton
http://www.regardconscient.net/archi04/0402resilience.html#top

Ah çà ira, ça ira, ça ira...

Récession le mot est lâché ! Décroissance, celui-là faisait ricaner plus d'un. Nous, les forçats du spectacle vivant l'avons apprivoisé depuis un moment déjà. Ne pas vivre au dessus de ses moyens, œuvrer avec modestie pour la survie des valeurs immatérielles, nous savons le faire. Cela nous donnera-t-il un avantage dans ces jours à venir que l'on prédit difficiles ? A suivre...

Nelly Le Grévellec

Lundi c'est tout réfléchi !

Troisième rentrée pour les lundis, l'envie de débattre ne nous lâche point ! Nous voudrions cette année, donner comme fil conducteur de ces rencontres, l'idée de transmission qui est la colonne vertébrale de notre champ d'activité : porter auprès des nouveaux publics l'art et la culture.

A nos côtés pour préparer ces rencontres Scène(s) d'Enfance et d'Ailleurs. Cette association regroupant les différents acteurs oeuvrant dans le champ du spectacle jeune-public, est chargée par le Ministère de la Culture d'un état des lieux qui fera l'objet de conclusions dont nous nous ferons l'écho le moment venu.

Lundi 13 octobre de 17h à 19h
« Peut-on "réussir son enfant" comme on rêve de "réussir sa vie"? » avec Anne-Marie Collin (auteur) et Céline Viel (journaliste)

Lundi 17 novembre de 17h à 19h
« Peut-on encore être "moderne", en art? » avec Gérard Conio (professeur de littérature, spécialiste de l'avant-garde russe) et Yves Chevallier (metteur en scène) sous réserves...

Lundi 15 décembre de 17h à 19h
« La « résilience » au-delà de l'engouement médiatique qu'en est-il de ce concept ? »
intervenant communiqué ultérieurement.

à vos agendas

7-18 JANVIER 2009 « Pour une Alouette»
Danse / Musique 5+

21 JANVIER-1ER FÉVRIER 2009 « T'entends »
Théâtre/ Musique 5+

4-20 FÉVRIER 2009 « A mi-chemin »
Théâtre visuel 4+

11-22 MARS 2009 «Ma maison »
Marionnettes 7+

25 MARS AU 12 AVRIL 2009 Les Iconoclastes
3ème édition.

25-29 MARS 2009 « Et blanche aussi »
Théâtre 12+

1-5 AVRIL 2009 « Le petit poucet».
Théâtre 7+

8-12 AVRIL 2009 « La remise ».
Théâtre 12+

28 AVRIL-10 MAI 2009 « L'oreille au bord des lèvres et l'œil dans un nuage».
Théâtre visuel / Poésie 5+

27 MAI-7 JUIN 2009 « Manuscrit des chiens III »
Théâtre 8+

10-21 JUIN 2009 « Rose est une rose»
Danse / Vidéo 3+

tarifs

Adultes
Tarif plein : **16€**
Tarif réduit : **11€**
(habitants du 13ème, carte vermeil)
Tarif - de 26 ans
et adultes accompagnant des enfants
(2 adultes maximum pour 1 enfant) : **10€**

Tarif enfant (- de 15 ans)
et adultes les accompagnant habitant le 13ème : **6,50€**

Cartes "Famille"
(5 places maximum par représentation, valable une saison)
15 places : **75€**
10 places : **55€**
6 places : **36€**

Réglement
Chèques et espèces ; Tick'art et Chèque Culture acceptés

Scolaires
Abonnements et réservations, nous consulter

par ici les sorties !

Théâtre Dunois - Accueil du public
7, rue Louise Weiss. 75013 Paris
Tel : 01 45 84 72 00
Fax : 01 45 86 39 24
email: contact@theatredunois.org
Site: www.theatredunois.org

Adresse administrative et renseignements
108, rue du Chevaleret - 75013 Paris
Direction Nelly Le Grevellec

Accès
M°6 • Chevaleret
M°14 • Bibliothèque François Mitterrand
Bus 27 • Clisson
RER C • Bibliothèque François Mitterrand

La Gazelle, le journal du Théâtre Dunois
Direction de la publication : Nelly Le Grévellec
Conception, rédaction : Céline Viel
Conception graphique : Stéphanie Aparicio
Impression: L Imprime

Ministère Culture Communication
îledeFrance
MAIRIE DE PARIS